

air de détachement que sa colere ne faisoit qu'augmenter, je lui fis, avec toute l'intrépidité imaginable, un de ces complimens d'usage qui ne signifient que le peu que nous inspire la personne qui en est l'objet. Quel trouble une conduite si sage & si peu prévue n'éleva-t-elle pas dans son ame ! Que sa douleur fut vive ! & avec combien de délices j'en jouis !

Si tous les hommes pouvoient savoir comme nous, mon cher duc, à quel point une véritable passion les soumet & les avilit ! de combien de choses qui, lorsqu'ils pensent comme nous, ne dépendent que d'eux, elle les fait dépendre, il n'y en a pas qui ne préférât au bonheur toujours assez douteux de regner sur un cœur, par le sentiment, le plaisir singulier & flatteur, de régler une ame comme on le veut, de ne la déterminer que par ses ordres, d'y faire naître tour-à-tour les mouvemens les plus opposés ; & du sein de son indifférence, de la faire mouvoir comme une machine dont on conduit les ressorts, & à laquelle on ordonne à son gré le repos ou le mouvement.

Au milieu de tant de peines, Madame de Suffolck jouissoit cependant du

suprême bonheur de me voir ; mais je ne lui laissai cette consolation qu'autant que cela m'étoit nécessaire, pour qu'elle ne me crût pas assez piqué pour éviter sa présence ; & ce ne fut qu'après lui avoir bien prouvé que je ne la craignois pas, que je jugeai à propos de disparaître à ses yeux. J'y lus, quand je pris ce parti, une impression de douleur si vive, qu'un Buttington en auroit sûrement été touché. Vous ne me faites pas, à ce que je crois du moins, le tort de me soupçonner d'une foiblesse pareille ; mais quand j'en aurois été capable, Madame de Suffolck en auroit tiré peu de fruit. Je sçavois que Madame de Pembroock restoit chez elle, je lui devois une visite ; & quand je ne la lui aurois pas due, dans les circonstances où j'étois avec elle, je n'en aurois pas moins été la voir.

Il y avoit tant de monde chez Madame de Pembroock, & en conséquence, si peu à faire pour mes projets, qu'après une visite fort courte, je retournai chez la reine, pour y achever la duchesse. J'avois tant de sujets de la croire accablée de tristesse, que j'avoue que je fus confondu de la trouver qui rioit, & de la façon du monde la plus naturelle. Ces

ris m'auroient même extrêmement déplu, si à mon arrivée ils n'eussent pas redoublé. J'entendois aussi bien qu'elle ce que lui disoit mylord Dorset; & comme je n'y trouvois rien qui fût si singulièrement plaisant, je compris qu'il y avoit de l'affection dans ses ris, & j'en conclus qu'elle n'étoit pas aussi tranquille qu'elle vouloit le paroître. Si mon intention étoit de tourmenter son cœur, je n'avois, ni ne pouvois avoir celle de le décourager, ni de trop humilier son amour-propre. Rien n'est si dangereux avec les femmes qui ont de la dignité dans l'ame, & je ne sçavois pas si Madame de Suffolck, qui en a beaucoup, sentoit déjà assez d'amour pour que sa fierté ne lui donnât pas enfin contre moi de violens & d'utiles conseils. Sans être donc la dupe de l'air détaché qu'elle affectoit, je crus devoir en prendre un qui lui marquât plus d'intérêt. Je me joignis à la conversation: mon ton fut doux, mes regards tendres, & ma contenance respectueuse. Quoiqu'elle semblât à peine s'appercevoir de ce changement, & que ma présence parût ne lui rien ôter de sa liberté d'esprit, j'étois convaincu qu'elle souffroit intérieurement; mais en consentant à la ras-

surer, je ne jugeai pas à propos de me compromettre; & d'ailleurs, j'étois bien sûr que, quelque peu que je fisse, elle sçauroit toujours se l'exagérer assez. Quelque effort qu'elle se fit pour conserver cet air de sévérité qu'elle croyoit me devoir, ses yeux, malgré elle, s'adoucirent en me regardant, & elle ne s'opposa pas aux petits arrangemens que je fis pour lui donner la main quand elle sortiroit de chez la reine. Il m'auroit assurément été facile d'y mettre plus de finesse; mais plus je lui aurois voilé ma marche, moins j'aurois vu à quel point son amour l'entraînoit. Enfin, je lui donnai la main, & je tremblai en m'acquittant de cette fonction, comme le jour qu'en faisant la même chose sur l'escalier de l'opéra, vous me crûtes prêt à tomber. Je ne fais si la duchesse eut la même idée, mais ce dont je ne puis douter, c'est qu'un si beau désordre la toucha sensiblement. J'avois la veille joué à peu près le même rôle; mais ce sont de ces choses que l'on peut répéter tant qu'on veut avec les femmes, & dont leur vanité nous assure toujours le succès. Dès que je me vis seul avec elle, je me justifiai respectueusement de la liberté que j'avois prise. Le crime lui

plaisoit trop dans le fond, pour qu'elle fût bien difficile sur les excuses. Elle se plaignit cependant de ce que je ne l'avois pas respectée. Je me récriai sur son injustice; mais je n'en eus pas moins la méchanceté de lui faire sentir que je regardois à peu près comme une faveur la distraction qu'elle avoit eue de garder ma lettre, & la douleur avec laquelle elle s'étoit plainte de l'insolence que j'avois eue de lui écrire si promptement l'intention où j'étois de vivre & de mourir dans ses chaînes.

Elle fut d'autant plus outrée de ce que je lui disois, qu'elle sentoit bien qu'elle avoit à cet égard quelque chose à se reprocher. Elle rejetta en rougissant son oubli sur le peu de mémoire que l'on conserve pour les choses indifférentes. Je parus atterré de sa réponse; & elle monta en carrosse, très-convaincue que j'étois bien puni de ma vanité, & fort satisfaite de la façon dont elle l'avoit réprimée.

Que les hommes sont injustes, mon cher duc, lorsqu'ils croient que notre vie est oisive, & que nous ne pensons jamais! Si ceux d'entre eux qui nous accusent de ne faire que des riens; & c'en est certainement le plus grand nombre,

sçavoient combien il nous faut de manège, de méditations profondes, de sagacité pour pénétrer les différens caractères des femmes, en profiter, les conduire selon nos vues & nos desirs, & combien tant de soins divers rendent notre vie active & agitée, ils prendroient bientôt de nous une autre opinion. Je crois cependant qu'accoutumés comme ils sont à ne juger des choses que par préjugé, ils pourroient changer d'avis sur nous sans nous en estimer davantage, & trouveroient que nous faisons & de notre tems & de nos talens un usage fort singulier, comme s'il y avoit moins de mérite, & souvent des vues beaucoup moins grandes à tromper des femmes par sa finesse, qu'à abuser par les ruses usées de la politique, & aveugler sur leurs intérêts une cour & des ministres. Assurément, quand je veux bien comparer le négociateur à nous, ce n'est pas que je ne sente à quel point je lui fais grace, & combien en cela je déferé à l'opinion; mais il n'en est pas moins vrai qu'on y trouveroit de notre part autant d'orgueil que nous qui sentons le poids de nos travaux, & qui en connoissons le prix, devons y trouver de modestie. Il

y a bien loin encore des lumieres que les hommes croient avoir acquises à la véritable philosophie : & je ne sçais si ce ne seroit pas penser trop bien d'eux , que de croire qu'ils puissent jamais y parvenir.



LETTRE TROISIEME.

SI quelque autre que vous , mon cher duc , lisoit mon histoire , & qu'elle tombât , par exemple , entre les mains de ces gens qui , pour toutes connoissances , n'ont que des préjugés , il seroit étonné , sans doute , que je trouvasse dans les événemens d'une vie aussi frivole que la mienne , à ses respectables yeux , de quoi en composer une , & de ce que même j'oserois faire souvenir que j'ai vécu. En effet , qu'y verroit-il ? des femmes cherchées & poursuivies sans amours & sans desirs , avec la plus grande ardeur , & prises uniquement pour être quittées ; un homme toujours dans la plus grande agitation pour la chose du monde qui paroît devoir occuper le moins , dès qu'elle n'intéresse pas le cœur ; des regards discutés avec le

le détail le plus étendu ; de simples mines devenues un sujet de spéculation , & traitées sérieusement , & avec autant de profondeur que pourroient l'être des faits de la plus grande importance ; une analyse exacte jusqu'au ridicule , du cœur , des caprices ou des petits motifs d'une femme , un amas de méprisables ruses , ou d'atroces perfidies ; en un mot , les mémoires d'un fat , digne objet assurément de l'attention publique !

Mais , sans compter qu'un objet , quel qu'il soit , n'a d'importance que celle qu'on lui donne , & que la vanité , l'intérêt & le préjugé reglent seuls le prix des choses , ce même homme qui , parce que j'aurois le malheur d'être son contemporain , n'auroit que du mépris pour tout ce que j'aurois à lui raconter , croiroit ne pouvoir jamais assez payer un livre qui l'instrueroit de quelques particularités galantes de la vie de quelque Romain , fameux ou non , & qui seroit du siècle d'Auguste. Eh quoi ! les choses changent-elles donc de nature par l'éloignement ; & comment se peut-il que ce qui , s'il avoit vécu du tems de ce Romain , ne lui auroit paru que frivole , devienne enfin pour lui un objet si intéressant ? Verrons-nous toujours les